

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

FEUILLETON.

VOL. I. MONTREAL, 1^{er} JUIN, 1866. No. 17

LES SABOTIERS DE LA FORET-NOIRE.

LA BARQUE. (Suite.)

Le sergent Mathias Werner, était pâle de vertige. Ce soldat, endurci connaissait pour la seconde fois la peur. Autour de lui n'éclataient ni fanfares, de trompettes, ni petillements de mousqueterie, pour exalter ses instincts, ni hurras de camarades, pour réveiller son cœur et l'encourager au péril, comme à une fête. Ses cheveux se hérissaient, et il se rappela tout à coup un petit tableau enfumé, collé au mur de la chambre de son père, et que tout petit, il regardait, souvent avec des yeux étonnés, car ce petit tableau représentait une scène du déluge.

Les trombes de pluie ne cessait pas, et la barque filait à la dérive.

Le gendarme Girt disait d'un air battu :

— Ne l'avais-je pas bien prévu, sergent ? mais je ne pouvais désobéir à vos ordres.

— Sergent, vous répondrez de notre mort, disait Wilhem.

Mathias ne répliquait rien ; son dos était mouillé de sueur, il avait peur de mourir de cette mort obscure. Il regarda machinalement Fritz, qui, couché au fond de la barque, ne donnait aucun signe d'émotion. Marguerite agenouillée près de lui, soutenait sa tête, et ils causaient tous deux, avec autant de sérénité que s'ils eussent été assis sous le berceau, du jardin de maître Gaspard.

— Ma pauvre Grettly, soupirait le jeune sabotier, pourquoi m'as-tu aimé ? pourquoi m'as-tu suivi ? La mort nous

enveloppe de son drap funèbre. Je suis son mauvais génie. Comment n'aurais-tu pas le cœur glacé d'effroi lorsque ces rudes soldats ne peuvent cacher leur épouvante ?

Marguerite souriait. Elle répondit : — Oh ! comme tu lis mal au fond, de mon âme, cher frère ! Tu ne comprends donc pas que je suis heureuse au milieu de ce désastre ? Oui, nous allons périr, je le sais, je le sais, je le vois ; mais tu ne seras pas traîné devant les juges, tu ne seras pas condamné, tu ne mourras pas honteusement. C'est Dieu qui a béni ma résolution et qui a permis que la mort nous réunisse. Soyez, loué, Seigneur ! Oui, sous ces éclairs sanglants, sous ce ciel noir comme les portes de l'enfer, je sens mon cœur tressaillir de joie, comme sous la treille du jardin, quand, en plein soleil, tu tenais ma main dans la tienne. Quant à ces soldats qui tremblent, je ne puis les plaindre, ils ont été méchants pour toi et ils sont punis d'avoir voulu hâter l'heure de ton jugement.

— Ils ont fait leur devoir, dit Fritz avec douceur. Prie pour eux, ma Grettly.

Prier pour eux ! répliqua-t-elle étonnée.

— Si j'avais les mains libres, je pourrais les sauver, Grettly, et je le tenterais, car Dieu ordonne de pardonner à ses ennemis. Je sais nager avec un aviron.

Le gendarme Girt entendit ces paroles et se pencha vivement vers Mathias :

— Le prisonnier prétend que si on lui ôtait ses liens, il les empêcheraient la barque de se perdre, dit-il à voix basse.

Le sergent fit une grimace de possédé :

— Gardons-nous-en bien, répondit-il, car la haine et la défiance l'emportaient encore chez lui sur la terreur, pure

vantardise de co-drôle. Une fois libre, il se jetterait dans le Necker, et ce n'est ni vous ni moi qui irions l'y chercher.

En ce moment un éclair rouge illumina tout l'espace d'une lueur diabolique, et chacun vit les arches rompues du vieux pont qui semblaient s'affaisser dans les montagnes d'écume qui rugissaient contre les piles, tandis que les paysans réfugiés dessus criaient lamentablement et élevaient leurs bras vers le ciel fulgurant.

Comme dans un rêve, le pont nageait vers la barque, semblable à un poisson gigantesque.

— A la godille ! sergent, à la godille ! s'écria Fritz avec la voix impérative du commandement, si vous ne voulez pas que nous nous brisions avant cinq minutes contre les piles.

Il avait tourné la tête vers Mathias et ses acolytes, qui, muets d'épouvante, se tenaient stupidement cramponnés au banc de la barque. Le sergent, éperdu, obéit avec la docilité d'un enfant ; il recouvra un courage factice, ramassa l'aviron qui lui restait et voulut exécuter la manœuvre de salut, mais ses mains tremblaient comme agitées par la fièvre.

La barque tournoyait sur elle-même et descendait avec une si prodigieuse rapidité que le pont ne semblait plus nager, mais bondir à sa rencontre.

Mathias laissa tomber sa rame avec un sombre découragement.

Cet homme se perd ! la peur le rend fou ! dit le jeune sabotier à Marguerite ; il ne connaît rien à la manœuvre. J'ai souvent conduit des flottes de bois sur le Necker, et je ne veux pas que tu meures si misérablement, Gretty. Romps mes liens ! coupe ces cordes !

— Ne songe pas à moi ! répliqua-t-elle, mais sauve ces méchants, si c'est possible. Agis comme un vrai chrétien !

Et elle essaya de rompre les liens du prisonnier avec ses mains mignonnes ; mais en vain elle y employa toute sa force, elle s'épuisait en stériles efforts et finit par dire avec désespoir :

— Je ne veux pas, Fritz, je ne veux pas.

Le sergent vit que Marguerite es-

sayait de rompre les liens du prisonnier, et, heureux de trouver un si bon prétexte pour motiver sa mauvaise action, il s'écria :

— Ah ! tu nous trahis, indigne créature, tu cherches à délivrer ton amant ! Allons, camarades, saisissez cette fille et jetez-la hors de la barque. La tempête s'apaisa aussitôt.

Il n'osait pas mettre la main sur la pauvre enfant, et ses compagnons eux-mêmes ne s'avancèrent qu'avec hésitation, mais Marguerite indignée s'était levée et les bravait d'un regard fier.

— Osez-vous bien, dans l'espoir insensé de vous sauver, porter des mains violentes sur une femme qui s'est confié à votre protection ? Croyez-vous conjurer par un crime la colère de Dieu ? Croyez-vous n'avoir pas à répondre de ma mort, vous qui êtes les officiers de la justice ?

— Non, pas de pitié ! s'écria le sergent hors de lui.

Marguerite résignée se tut ; elle croisa chastement ses mains sur sa poitrine et attendit, les yeux fixés sur Fritz Wendel, tandis que les gendarmes s'approchaient.

Mais le jeune sabotier venait de se lever par un effort surhumain, et il cria à ces hommes :

— Lâches et fous que vous êtes ! ne touchez pas à cette jeune fille ; ou je fais chavirer la barque !

Girl et Wilhelm s'arrêtèrent.

— Obéissez ! n'écoutez pas ce misérable ! reprit Mathias exaspéré. Cette fille a mérité la mort. Pourquoi cherchait-elle à rompre les liens de notre prisonnier ?

— Parce qu'il devait avoir les mains libres pour vous sauver, répliqua Marguerite. Fritz Wendel m'a assuré qu'il peut conduire la barque avec un seul aviron.

Un éclair d'espoir passa sur le front sombre du sergent. Il demanda aussitôt à Fritz :

— Dit-elle vrai ?

— Détachez les cordes qui garrottent mes poignets, et vous en aurez la preuve.

La barque avait déjà franchi les deux tiers de la distance qui la séparait du pont au moment où l'éclair l'avait fait

entrevoir à tous comme une vision fantastique ; les arches s'effrondaient sous les secousses des flots furieux, et les paysans qui couraient ça et là, affolés par l'effroi, n'avaient ni perches ni cordages à tendre aux passagers de ce bateau emporté comme une pierre lancée par la fronde.

— Coupez les liens du prisonnier ! cria Mathias Werner, étourdi des clameurs qui venaient du pont, et détournant la tête pour cacher sa confusion.

Girl et Wilhem s'empressèrent d'obéir.

— Te voilà libre ! dit l'un.

— Sauve-nous donc, si tu en as le pouvoir, dit l'autre.

Le jeune sabotier s'empara de l'aviron, mais il n'eut pas plus tôt jeté un regard rapide autour de lui, qu'il s'écria d'une voix amère :

— Il est trop tard ! Vous avez perdu en vaines paroles les minutes qui vous auraient donné la vie.

Le sergent poussa un cri de rage ; ses compagnons se débarrassèrent de leurs armes et, se cramponnant au rebord de la barque, ils attendirent la mort en silence.

Fritz Wendel s'était rapproché de Marguerite.

— Passe ta main dans ma ceinture, lui dit-il à voix basse, afin que la secousse terrible qui va briser la barque ne puisse nous séparer, et je te sauverai, ma Grettly.

— Tu sais, répondit-elle en le regardant avec une inexprimable tendresse, que je ne veux pas être sauvée. Te voir tomber sous le feu des soldats, m'éteindre, moi, dans la lente agonie du cloître, voilà ce qui me fait peur ! mourir dans tes bras, sous ces flots irrités, voilà une mort heureuse !

Fritz garda le silence. Un charme si puissant émanait de la voix de la jeune fille, ses grands yeux suppliaient si doucement, qu'il fut sur le point de céder à la tentation de lui obéir ; mais lorsqu'il la contempla si radieuse et si belle, semblable, avec ses cheveux blonds dénoués et fouettés par l'orage, à une jeune druidesse conjurant les éléments, il se sentit ému de compassion et d'amour, et il résolut de la sauver malgré elle.

Ce silence trompa Marguerite, elle crut naïvement que son frère de lait acceptait le sacrifice de sa vie, qu'elle offrait avec une simplicité si touchante, et elle sourit en regardant le ciel.

— Maintenant, ami, dit-elle, tournons toutes nos pensées vers Dieu ; et mourons en chrétiens.

Elle n'avait pas achevé que des cris terribles éclatèrent sur le pont. La barque venait de se briser contre une des piles et de se déchirer comme un morceau de toile avec un effroyable craquement ; tous les passagers tombèrent renversés au milieu de ses débris épars, et le flot qui s'était entr'ouvert se referma sur eux.

Les courants secondaires en se rencontrant formaient des tourbillons qui attiraient au fond de l'eau ; mais pour le rejeter plus loin, tout ce qui nageait à la surface. Les naufragés reparurent donc successivement à quarante brasses environ du pont ; ils se débattirent un instant et le flot les reprit aussitôt.

XXI

LE JUGEMENT.

Fritz seul ne disparut pas.

La tête et les épaules hors de l'eau, il rejeta en arrière ses longs cheveux qui, en se collant à son front, l'aveuglaient, et il promena autour de lui des regards étincelants.

Il cherchait Marguerite, dont il avait été violemment séparé ; ne l'apercevant pas à la surface, il allait plonger, lorsque son cœur tressaillit.

Burck avait été plus heureux que lui ; le courageux animal avait saisi par sa robe la jeune fille qui venait de repaître pour la seconde fois, après l'avoir tirée hors du courant, en lui soutenant avec une merveilleuse sagacité la tête, à fleur d'eau, il la poussait vaillamment vers une sorte d'alluvion ou d'îlot flottant, détaché de la rive, que la rivière charriait comme un bloc de glace, tout chargé de joncs et d'arbrisseaux.

Le jeune homme jeta un cri de joie, et dans sa reconnaissance envers Dieu il résolut de sauver, si c'était possible, le sergent et ses acolytes, qui se noyaient de compagnie.

Il plongea donc aussitôt. Quelques secondes, s'étaient à peine écoulées que les gens qui, encombraient le pont, virent deux têtes surgir à la surface de la rivière. C'était Fritz qui venait de repêcher Wilhem par les cheveux, tandis que Girl cherchait avec des efforts désespérés à s'accrocher, comme un boulet, à la jambe du jeune homme; il n'y parvint heureusement qu'à l'instant où, ce dernier atteignant l'ilôt, sans perdre de temps, Fritz se renversa en arrière et se laissa entraîner à la dérive. Arrivé à une place où se moncelait une flotte de grandes herbes, il se lança la tête en avant, et disparut. Une minute s'écoula, et cette minute parut longue comme un siècle à Marguerite, qui attendait avec des frémissements, d'angoisse, le retour du plongeur. Enfin, elle vit les joncs, et les herbes se tortir violemment; les eaux bouillonnèrent et Fritz remonta à la surface, en poussant devant lui, le corps de Mathias Werner. Le sergent tenait dans chacune de ses mains, convulsivement serrée, une poignée de roseaux, auxquels il s'était accroché au fond de la rivière.

Le jeune sabotier aborda bientôt l'ilôt, qui résistait mieux qu'une barque aux courants; et tandis qu'ils erraient à l'aventure sur cette plaine liquide, ils virent le pont s'écrouler, et les vagues engloutir tous les malheureux qui avaient crus y trouver une asile. Deux heures après, l'ilôt vint s'échouer contre une colline qui barrait l'inondation comme une digue, et où s'étaient réfugiées un grand nombre de familles fugitives qui avaient échappé au désastre.

Pendant que les gendarmes transportaient Mathias Werner à terre, et cherchaient à le rappeler à la vie, Marguerite serra la main de son frère de lait, et lui dit :
— Mon Fritz, profite de ce que personne ne songe à toi en ce moment pour te sauver dans les bois.

Le fils de la veuve la regarda et dit :
— Est-ce bien toi qui me donnes ce conseil? Grettly?
— Oui, sauve-toi, reprit-elle d'une voix suppliante; ne restes pas pour que

de sang que Dieu nous a si miraculeusement tirés du danger.
— M'enfuir, dit le jeune sabotier avec un découragement, m'enfuir pour vivre loin de toi, malheureux, proscrit, condamné à un avenir infame, mieux valait ne pas disputer ma vie aux eaux furieuses.

Marguerite lui montra du geste la colline. N'hésite pas, une minute de plus, mon frère, tout à l'heure il sera trop tard! regarde.

En effet, à une demi-portée de fusil, stationnait une compagnie de soldats dont les armes étaient en faisceaux, et qui formait le cercle sur le terrain défoncé par la pluie. Au milieu de ce cercle, chevauchait un vieux général, qui attirait tous les regards par sa taille imposante. C'était une de ces physionomies rudes et martiale qu'il suffit de voir, une seule fois, pour se les rappeler toujours. En lui tout était carré, la face, les épaules, et les poings. A la moindre contradiction, sa moustache blanche, et épaisse, se hérissait comme celle d'un chat, en colère, et son petit œil, car il avait sans doute perdu l'autre à la bataille, disparaissait sous ses sourcils aussi blancs, et aussi épais que sa moustache, sa voix dure et vibrante, s'entendait par-dessus toutes les autres, comme le bruit du canon domine le petillement de la mousquetade.

C'était le vieux Max Binder, le général le plus redouté du soldat en temps de paix, le plus aimé en temps de guerre. Roussé par un insatiable besoin de mouvement, et d'action, il s'était imposé la tâche de rétablir, dans le corps d'armée qu'il commandait, la discipline qui se relâchait de jour en jour, et de frapper, surtout des peines, les plus sévères la désertion et la maraude. Depuis un mois, il parcourait le pays, faisant ramasser les déserteurs, et convoquant à son de caisse, les paysans qui pouvaient avoir à se plaindre des rapines du soldat. Le conseil de guerre du vieux général, devant lequel comparaisaient ensemble délinquants et plaignants, se tenait sur le plateau de la colline, et

justice sommaire était faite sur-le-champ.

On venait de signaler à ce terrible homme de guerre l'arrivée d'un peloton qui conduisait une dizaine de déserteurs et de pillards. Max Binder proféra une imprécation de soldard, et dans son impatience il lança son cheval à leur rencontre. Il passait au galop devant les naufragés et les curieux attroupés autour d'eux, lorsque le sergent, qui avait repris connaissance, jeta sur la foule un regard effaré, car il ne voyait pas Fritz Wéndel près de lui.

— Tonnerre ! qu'est-ce mon déserteur ? s'écria-t-il. — Me voici, répondit le jeune sabotier en s'avancant vers lui.

— Mathias Werner poussa un cri de joie. — Et tu ne t'es pas enfui pendant la bagarre, mon garçon ? Voilà qui me réconcilie presque avec toi. — Mais le mot de déserteur, autant que la voix, qui l'avait prononcé, frappèrent le général ; il arrêta court son cheval, mit pied à terre, et écartant brusquement la foule.

— Comment ! c'est toi, mon vieux Mathias ? s'écria-t-il en serrant la main du sergent à la lui broyer.

— Prêt à obéir à vos ordres, mon général, répondit Werner en se levant tout d'une pièce. — Douze cents bombes ! continua Max Binder en examinant le recruteur tout ruisselant, que t'est-il donc arrivé ? — J'ai failli me noyer dans le Neckar, mon général, car j'ai plus l'habitude du feu que de l'eau. Je voulais traverser la rivière pour conduire à Stuttgart le déserteur qui t'est planté comme un piquet devant vous.

— Encore un déserteur ! interrompit le général d'une voix tonnante ; mais ces ignobles l'auront tués, les Français à leurs trousses qu'ils ne montreraient pas plus de zèle à faire concurrence aux

divers. — Moi, je les fais accrocher, pour l'exemple, au haut d'un arbre ou passer par les armes, et je te réponds qu'ils ne recommencent plus.

— Vous avez raison, général, répondit Mathias.

Max Binder poursuivit : — Je te dispense donc d'aller à Stuttgart, nous fusillerons ton homme ici même, pour lui épargner les fatigues du voyage, et comme il t'appartient, je te réserve l'honneur de commander toi-même de feu.

Le sergent fit une singulière grimace ; il n'avait pas l'air aussi satisfait de cet honneur que devait l'espérer le général. Tous ceux qui avaient été témoins du noble dévouement de Fritz s'indignèrent de la brutale sévérité du vieux soldat ; cependant, personne n'osait élever la voix ; on entendait seulement les sanglots que Marguerite ne parvenait pas à étouffer.

— Comment, drôle, dit Max Binder, en s'adressant au jeune sabotier, tu es taillé en Hercule, tu pourrais faire un excellent soldat, servit utilement ton pays, et tu aimes mieux désertir comme un lâche.

Fritz écouta impassible et silencieux, ce reproché inopportuniste.

— De notre temps, continua le général, on ne désertait pas si facilement, même pendant les plus désastreuses campagnes. On supportait, en fiant le froid et la faim, le soleil et la gelée ; on bivouaquait en riant dans la boue, et on chantait les jours de la bataille ; n'est-ce pas, Mathias ?

— C'était le bon temps, mon général, soupira le sergent d'un air mélancolique.

— Qui, douze cents bombes ! c'était le bon temps. Toute souviens, Mathias, de cette terrible charge de cavalerie qui enfouit notre carré et qui me passa sur le corps. Tu me ramassas après la mêlée, j'avais la jambe cassée, et les côtes en assez piteux état.

— Tonnerre ! ça chauffait dur ce jour-là, général.

— Quoique blessé, toi-même, à la cuisse, tu m'enlevas sur tes épaules sous la mitraille, et je n'étais pas blessé.

— Vieux héros ! nous hérissons nos cheveux.

— Vous n'étiez alors que capitaine, mais vous n'en étiez pas moins suffisamment lourd, mon général.

— Tu me portas bravement jusqu'à l'ambulance, néanmoins.

— Je vous aurais porté au diable, mon général.

— Et tu t'es imaginé avoir fait la chose du monde la plus simple, tête de fer!

— Mon devoir, général, mon strict devoir.

Max Binder tordit sa moustache d'un air distrait.

— Aussi ne m'as-tu jamais rien demandé, pas même de l'avancement.

Mathias Werner se redressa avec orgueil.

— Ce qui ne m'a pas empêché de devenir sergent, général.

— Mais je suis sûr que tu t'es souvent dit en toi-même : Le vieux Max est un ingrat, car on ne doit jamais oublier l'homme qui nous a sauvé la vie!

— C'est votre opinion, général? dit Mathias en regardant Fritz avec une expression étrange.

— On doit lui prouver sa reconnaissance en toute occasion, si on n'a pas un cœur de liège; lui ouvrir sa bourse s'il est malheureux, et le défendre au prix de son sang s'il est en danger.

Mathias répéta à voix basse :

— C'est votre opinion, général?

— Donc, je t'en veux, mauvaise tête, d'avoir regardé Max Binder comme un égoïste et un ingrat, et de ne lui avoir jamais demandé le moindre service. Mais je te connais, tu es entêté comme une mule et tu ne voudrais rien accepter de ton général. Il faudra, bon gré mal gré, que je reste ton obligé.

— C'est ce qui vous trompe, général, interrompit résolument Mathias Werner; j'ai justement une prière à vous adresser.

Le visage du terrible chef se dérida aussitôt.

— Demande, mon brave; c'est accordé d'avance.

— Eh bien! général, puisque vous allez faire fusiller mon déserteur, dispensez-moi, je vous en supplie, de commander le feu.

Max Binder fit un geste de surprise.

— Ah ça! à quel propos vas-tu t'appuyer sur le sort de ce drôle?

Mathias baissa les yeux.

— Que voulez-vous, général? le courage me manquerait pour cette besogne-là.

— Tu en as cependant expédié bien d'autres! observa Binder.

Le sergent leva les épaules et répliqua d'une voix saccadée :

— Ceux-là, voyez-vous, général, je ne les connaissais pas, ils ne m'avaient jamais fait ni bien ni mal; ils étaient en faute, voilà tout ce que je savais d'eux. Sur le champ de bataille, j'ai versé le sang comme de l'eau, et jamais ce garçon-là, qui ne dit mot, qui ne se défend pas et qui se laissera tuer comme un mouton, il vient tout à l'heure de nous sauver la vie, à moi, à Girl et à Wilhem; n'est-ce pas, camarades?

— Oui, sergent.

— Je l'avais traité rudement, ce pauvre diable; il aurait dû me haïr, et ne croyez pas que ce soit un lâche, comme vous disiez tout à l'heure. Notre barque s'était brisée contre l'une des piles du pont; Fritz pouvait nous laisser noyer sans s'en mêler, et se sauver, lui, car c'est un fier nageur. Tout autre eût agi ainsi à sa place; mais lui, le brave garçon, il n'a vu en nous que des chrétiens à sauver, il nous a repêchés les uns après les autres, et le premier visage que j'ai aperçu, lorsque je suis revenu à moi, ça été le sien. Un doux et honnête visage, mon général.

Max Binder fronça le sourcil.

— Tu parles comme un pasteur, et non comme un soldat, Mathias; la désertion est toujours un acte de lâcheté, entends-tu, de quelque prétexte qu'elle se couvre. Cependant, ce que ce drôle a fait là est bien, très-bien même!

Le général regarda Fritz et un vague sourire de satisfaction hérissa sa moustache. Il pensait : — Quel dommage! il me faudrait un régiment de gaillards pareils!

Ce sourire n'échappa point à Marguerite, qui guettait les moindres incidents de cette scène. Elle se jeta tout éplorée aux pieds de Max Binder et s'écria d'une voix plaintive :

— Grâce, monsieur le général, grâce pour le pauvre Fritz!

— En voici bien d'une autre! dit avec colère le vieux soldat. Quel est cette fille? Vais-je avoir à batailler avec des pleurnicheries de femme! Est-ce votre joli minois qui vous rend si audacieuse, ma mie! Sachez que Max Binder ne se soucie pas plus de tresses blondes et de doux yeux bleus que d'une pipe cassée!

Marguerite fut si interdite et si effrayée de ce farouche accueil, que la voix s'arrêta dans son gosier, qu'une pâleur mortelle couvrit son visage et qu'un ruisseau de larmes jaillit de ses yeux.

Le général, en voyant son effroi, se repentit presque de son emportement. Il reprit d'une voix moins rude :

— Voyons, mon enfant, qui êtes-vous pour vous mêler de cette affaire?

Marguerite tremblait et ne pouvait répondre.

— Êtes-vous la sœur de cet homme? Elle balbutia :

— Non, monsieur le général, je suis sa fiancée.

Max Binder frappa la terre du pied avec impatience :

— Eh bien! vous en épouserez un autre, ma belle! Il ne manque pas de jolis garçons dans la forêt Noire.

Désespérée, la pauvre fille étreignit dans sa main mignonne la main du général :

— Mais vous ne savez pas la vérité, s'écria-t-elle. Le sergent ne vous a pas tout dit. Fritz Wendel est innocent.

Vous ne voudriez pas condamner un innocent, monsieur; vous êtes sévère, mais vous êtes juste. Vous ne condamnez pas pour le plaisir de faire des places vides aux foyers du pauvre paysan. Quand les mères viennent vous remercier leur enfant, sergent, leur répondez :

Ce n'est pas moi qui l'ai tué, c'est la loi sanglante du soldat. Mais la loi ne vous ordonne pas de tuer un innocent. Je ne demande pas grâce pour Fritz parce qu'il est bon; parce qu'il est braye, parce qu'il est généreux. Je vous ai crié : Justice, monsieur le général, parce qu'il est incapable de manquer à son devoir et à son serment. C'est la Marannellé, une pauvre veuve, sa mère,

qui, égaré par son amour, l'a empêché de partir et de rejoindre son régiment. Quand elle lui versait la liqueur fatale qui devait anéantir pendant deux jours sa volonté, ses forces et sa raison, elle croyait garder son fils pour elle et non pour la mort!

— Assez, Grettly, assez, interrompit froidement le jeune sabotier, n'accuse pas ma mère; la malheureuse n'a assez souffert!

Mais Marguerite, sans l'écouter, en dit :

— Interrogez le sergent Mathias, monsieur le général; vous avez confiance en lui; c'est un soldat sévère. Il sait la vérité comme moi; il vous attestera que je ne mens point et que je ne cherche pas à surprendre votre pitié. Interrogez tout le pays, et si une seule voix vous répond : Fritz est un lâche! Fritz est coupable! eh bien! alors faites-le mourir!

— Grâce! grâce! crièrent timidement quelques voix perdues dans la foule :

— Douze cents bombes! ne me rompez plus longtemps les oreilles, s'écria le général d'une voix rauque, tandis qu'il essayait furtivement du revers de la main une larme dont il était hon-

teux. Vos prières, ma mie, sont inutiles et ne me fléchiront pas plus que celles de tous ces niais qui nous écoutent bouche béante. Il n'y a pas un vaurien dans l'armée qui ne trouve une jolie fille pour plaider sa cause. Vous ne vous doutez pas, la belle, de ce que c'est que la discipline militaire, et le sergent vous dira que c'est mon devoir d'être inflexible. N'est-ce pas, vieux Mathias?

— Oui, mon général, balbutia le sergent en se grattant l'oreille.

— Je conviens hautement que le gaillard s'est bien conduit tout à l'heure, mais ce n'est pas une raison pour que je donne un mauvais exemple à mes soldats, et que j'accorde à vos larmes la grâce d'un déserteur. Le sergent est de mon avis. Vous l'avez entendu.

Marguerite se releva, pâle, indignée, et fixa sur Mathias Werner un regard chargé de mépris.

Ce dernier s'approcha de son chef.

— Vous m'avez pourtant dit, général, que l'homme à qui on a sauvé la vie doit reconnaître ce service au prix de

son sang, sous peine de n'être qu'un cœur vil et ingrat.

Max Bindér n'eut pas l'air de l'entendre; mais, s'adressant à la jeune fille d'un ton bourru

— Ne me croyez pas injuste, ma belle enfant. L'arrêt que je prononce, tout vrai soldat, la prononcerait à ma place. Je vais vous en donner la preuve: que le sergent Mathias soit lui-même le juge de son déserteur; je ratifie d'avance le jugement, quel qu'il soit.

Le recruteur, étonné, regarda fixe ment le général, qui ne sourcilla pas. Tous les cœurs battaient; la vie de Marguerite était suspendue aux lèvres de Mathias.

Ce dernier courut à Fritz, et s'écria joyeusement en lui serrant la main

— Mon garçon, le général te fait grâce, grâce pleine et entière, entends-tu? C'est moi qui te l'assure de sa part. Tu peux donc retourner à Nordstetten et annoncer à tes amis que tu t'es échappé belle; mais, tonnerre! que tu n'as pas volé ta grâce!

L'émotion fut unanime, et des hurras multipliés acclamèrent la générosité du général, et du sergent; mais Fritz et Marguerite ne purent remercier le vieux Max Bindér, car il venait de s'éloigner au galop.

Le lendemain, grâce aux deux gendarmes qui avaient pris les devants, la nouvelle du retour, inespéré des deux fiancés se répandit bientôt dans tous le pays; et quand ils arrivèrent à l'entrée du village, ils se trouvèrent entourés d'une foule de voisins et d'amis accourus à leur rencontre.

Au premier rang se montraient ce digne M. Stauffer et le brave père Kurt-hil.

Mais Christy fut le premier qui se jeta dans les bras de Fritz et de Marguerite; le pauvre petit, les yeux encore rouges de larmes, oubliant un instant sa douleur, avait quitté sa mère paralysée, auprès de laquelle veillait la bonne Ursule Erath, pour venir embrasser son grand frère.

Attiré par tout ce bruit, le vieux Melzer sortit de sa tour, la casquette à la main et demandant à chacun l'aumône; malgré les efforts que faisait dame Catherine pour l'en empêcher.

Marguerite rougit en voyant son père s'abaisser à ce triste rôle; elle s'approcha du bourgmestre, et le prenant à part

— Monsieur Stauffer, lui dit-elle, j'aime Fritz, vous le savez, et personne dans le pays ne l'ignore; mais, en l'arrêtant dans ma chambre, malgré mes supplications, malgré la promesse que vous m'aviez faite, vous m'avez perdue de réputation, je suis déshonorée aux yeux de tous.

M. Stauffer voulut vainement protester de son innocence. Marguerite l'interrompit du geste et continua

— Voulez-vous réparer le tort involontaire que vous m'avez causé? faites comprendre à mon père que je ne puis plus désormais avoir d'autre mari que Fritz.

M. Melchior Stauffer fit un signe d'assentiment et s'avança vers maître Gaspard.

Le bonhomme lui tendit aussitôt sa casquette.

— Ayez pitié d'un pauvre vieillard réduit à la mendicité! dit-il d'une voix larmoyante.

— Puisque vous êtes ruiné, mon cher Gaspard, reprit le bourgmestre, mariez votre fille à ce brave Fritz; c'est un bon travailleur qui ne vous demandera pas de dot, car il a deux bons bras.

Melzer parut réfléchir un instant.

— J'y consens, répondit-il, et je lui donnerai même un coin dans ma vieille tour, s'il se charge de nourrir dame Catherine et moi. Nous ne sommes pas de grande dépense.

— Oh! j'en prends l'engagement de bon cœur, père Melzer, interrompit le jeune sabotier.

— Puisque tu promets de me nourrir quand tu seras mon gendre, sois-le donc tout de suite, garçon: le plus tôt sera le mieux.

Marguerite se jeta au cou de son père, Fritz serra cordialement la main du bonhomme, et chacun le félicita du sage parti qu'il avait pris.

Mais Melzer promena sur tous ceux qui l'entouraient des regards pleins de défiance, et prenant Fritz par le bras, il l'emmena à l'entrée de la ruelle, et lui montrant mystérieusement du doigt la porte du cellier:

— Toi, ton petit serpent de frère et ta mère, vous savez qu'il y a un trésor de caché là dedans ?

— C'est vrai, père Melzer, et ce trésor.

— Plus bas, malheureux ! dit Gaspard avec épouvante. Si depuis l'incendie qui a dévoré mes granges et mes meules, je demande l'aumône, c'est afin que nul dans le pays ne se doute qu'il y a encore tant de richesses enfouies dans ma maison. Je me défie de mes voisins ; je ne crains plus que la Marannelé me trahisse, puisqu'elle ne peut parler, mais j'ai peur de Christly. Les enfants, sont imprudents et jaseurs.

— Je vous réponds de son silence, père Melzer.

— Puisque tu vas être mon gendre, et partant un jour mon héritier, hélas ! continua le bonhomme, je veux te dire la vérité, à toi seul ; tu me garderas le secret, n'est-ce pas ?

— Je vous le jure, père Melzer.

— Eh bien ! ce trésor... ta mère a deviné juste, je l'ai trouvé.

— Dans le four de mon pauvre père ?

— Oui, répondit tout bas Melzer ; nous le cherchions ensemble depuis longtemps, lorsqu'une nuit les murs, ébranlés dans leurs fondations par nos fouilles, se sont écroulés sur ton père. Après sa mort, j'ai continué les recherches et j'ai enfin trouvé le trésor.

— Et vous l'avez gardé ?

— Oui, mais pour te récompenser, au lieu d'une seule part qui te revient, je t'en donnerai deux quand je serai mort. Es-tu content, garçon ?

— Le seul trésor que je vous demande, c'est votre bonne Grettly, maître Gaspard.

— Et tu as bien raison, Fritz, c'est une bonne petite fille qui vaut son pesant d'or. Je te la donne. Quant à la clef du cellier, je la garde.

EMMANUEL GONZALES.

FIN.

AUVERGNE ET PIÉMONT.

III.

Meister Hanser resta bouche bée, à contempler la canne qui lui parut de dimension respectable, et la figure du chevalier qui lui parut honnête de parole. A la fin, il reprit d'un air plus humble :

— A quoi bon du bouillon ? Ces gens-là ne mangent pas comme tout le monde : ça ne se nourrit que de chair humaine. Ah ! monsieur l'officier, vous ne voyez pas que cette femme est une bohémienne, continua l'aubergiste avec une incomparable expression de dégoût mêlé d'effroi. Est-il Dieu possible que des seigneurs comme vous prennent intérêt à ces suppôts de Satan, à ces pillards, à ces empoisonneurs, à ces voleurs d'enfants qui ne servent qu'à scandaliser les honnêtes gens ! Mais, bah ! ces Français, ça ne vaut pas mieux.

Ces derniers mots, le prudent aubergiste ne les dit que mentalement. Il s'était aperçu que ses hôtes étaient loin de partager l'horreur que lui inspirait la bohémienne.

En effet, les deux jeunes gens regardaient avec une curiosité qui n'avait rien d'hostile, celle qu'il n'avait fait qu'entrevoir à la clarté douteuse d'un pâle rayon.

C'était une toute jeune fille ; une épaisse et longue chevelure, tombant en désordre sur son visage et ses épaules brunes demi-nues, ne laissait voir de ses traits que deux grands yeux noirs rendus ardents par la fièvre. Mais il suffisait de voir ces yeux allongés, relevés légèrement vers les tempes, ces cheveux d'ébène, ce teint brun auquel la pâleur donnait des teintes de safran, pour reconnaître que la jeune fille appartenait à cette race proscrite qui n'a de patrie que le sol sur lequel elle campe, et qui paye l'éphémère hospitalité qu'on lui accorde par le mépris et la persécution.

Elle était affaissée sur elle-même, les bras tombant sans force sur ses genoux, la tête penchée, le corps agité de frissons convulsifs.

« Remettez-vous, ma pauvre enfant, dit M. de Lourmel en s'approchant d'elle avec sollicitude.

Baji, reprit d'une voix lente et creuse la zinguenier, dont les dents claquaient sous l'effort du frisson.

— Là! j'en étais sûr, s'écria *meister Hanser*; elle offre à vos seigneuries de leur dire la bonne aventure.

Deux jours... murmura la jeune fille. Plus de force... Oh! que je souffre... J'ai faim.

— Mordieu! s'écria le chevalier ému jusqu'aux larmes, par la voix mourante de la bohémienne, et ce bouillon, l'apporteras-tu, enfin, hôtelier de malheur!

— Pour du bouillon, passe encore, dit l'hôtelier; mais mes lits sont propres et je ne saurais y faire coucher cette...

Le chevalier, à bout de patience, leva la redoutable canne à pomme d'or, et *meister Hanser*, à cet argument sans réplique, disparut en grommelant contre ces diables de Français qui mettent le désordre partout.

Un instant après, *Mme Hanser* entra; c'était une bonne grosse Allemande aux joues fraîches, au cœur compatissant; sa répugnance pour la zinguenier était moins enracinée que celle de son mari: elle consentit à aider les deux jeunes gens dans leurs charitables intentions.

Mme Hanser, malgré son embonpoint, tourna, vira, trouva ce qu'il fallait, suppléa à ce qui lui manquait. La jeune fille se ranima peu à peu, et, lorsque la chambre fut prête, elle y put monter avec l'aide des deux jeunes gens, qui la confièrent alors aux soins exclusifs de *Mme Hanser*.

« Et maintenant, que j'ai donné ma plus belle chambre à cette péronnelle, où vais-je loger. Vos Seigneuries? demanda *meister Hanser* d'un ton narquois.

— Dans la tienne, pardieu! répondit le chevalier.

En dépit de la canne, l'aubergiste parut cette fois prêt à opposer une résistance énergique. Le comte de *Lourmel* la prévint en disant qu'il se contenterait de la première chambre venue, pourvu qu'on leur donnât un bon souper.

Meister Hanser, rasséréiné par cette assurance, courut à ses fourneaux et quelques moments après servit un ambigu fort appétissant.

« Que diable ai-je là dans les jambes, dit le chevalier en se baissant pour regarder sous la table. Eh! c'est ce brave animal, Tiens, *Barbet*, mon ami, partageons cette carcasse de poulet; tu dois avoir faim aussi, car rien ne creuse l'es omac comme d'avoir la conscience et le cœur satisfaits.»

IV

A la pointe du jour, le comte et le chevalier appelèrent *Mme Hanser* pour recommander leur protégée; ils lui laissèrent assez d'argent pour qu'elle n'eût aucune inquiétude et partirent en promettant de revenir.

Arrivé au camp, *M. de Lourmel* alla chez le colonel de *Rochambeau* pour lui rendre compte de sa mission; puis il courut à la tente du marquis de *Castries*.

Le général était penché sur des cartes qu'il étudiait avec attention; ses aides de camp, placés à une table portative, écrivaient sous sa dictée.

« Bonjour, *Henri*, bonjour, mon enfant, dit-il à son neveu; je suis à toi dans un instant.»

Il continua à dicter; c'était un ordre de marche dont il pointait les étapes sur la carte avec des épingles à tête de cire. Lorsqu'il eut fini, ses aides de camp se retirèrent; et le général tendit la main à son neveu.

« Sois le bienvenu, lui dit-il; j'ai remercié *Rochambeau* de t'avoir envoyé à Paris. Tu as vu la marquise et *Gabrielle* ?

— Oui, mon oncle; voici une lettre de ma tante.

— Pauvres amis, toujours dans des trances mortelles, dit le général, après avoir lu. Au fait, mon capitaine, ajouta-t-il gaiement, dans quelques jours nous entendrons le canon.

— Charmant prélude d'un *Te Deum*, puisque vous nous commandez.

— Tais-toi, flatteur. On croyait la campagne finie; Elle commence. On tient pour certain que le prince héritaire de *Brunswick* a le projet de trans-

porter le théâtre de la guerre dans le Brabant, ce qui nous forcerait à repasser le Rhin. On s'attend à quelque entreprise sur Cologne ou sur Wassel. Bref, le maréchal de Broglie m'a dit hier qu'il allait former un détachement de ce côté et qu'il m'en donnerait le commandement.

— Vous emmènerez Auvergne ? demanda Henri les yeux brillants d'espoir.

— Pardieu !
— Quels seront les autres régiments ?

— Je ne sais encore ; mais Piémont en sera.

— Ah ! fit le jeune homme d'un ton contrain.

— Allons ! mon enfant, toi aussi, tu ne veux pas oublier toutes ces sottises haines.

— Je ne le peux, mon père, dit le jeune officier ; il est des choses qu'on n'oublie pas.

— Il le faut cependant ; je le veux, reprit M. de Castries avec une certaine impatience. Etes-vous fous d'attacher tant d'importance à une affaire qui serait oubliée depuis longtemps sans votre sot amour-propre ? Mais, grâce à Dieu ! je vois que vous revenez un peu à la raison ; depuis trois jours, Auvergne et Piémont vivent ensemble sans qu'un seul propos ait été échangé.

— Soyez sûr cependant que la haine est au fond de leurs cœurs.

— Eh bien, tant pis pour eux ! il est indigne d'un gentilhomme de ne pas oublier toute cause personnelle lorsque le roi a besoin de ses services.

— Oh ! tant que nous serons devant l'ennemi ; mais, plus tard.

— Jamais ! s'écria le marquis ; et, toi-même, ne devrais-tu pas oublier une querelle dont tu es la cause, innocente, il est vrai, mais...

— Croyez-vous que je ne l'ai pas tenté ? s'écria à son tour le jeune homme ; en vain, j'ai prié, j'ai supplié mes frères d'armes ; ils n'ont pas voulu m'entendre. Ah ! s'il ne fallait que ma vie pour arrêter cette effusion de sang...

— Allons, allons ! calme-toi, dit le général ; je sais combien un cœur comme le tien doit souffrir. Eh bien ! moi, j'espère être plus heureux que toi.

Je réunis ce soir les deux corps d'officiers à ma table, et je leur annonce notre prochaine entrée en campagne. Si, à cette nouvelle, toutes les mains ne se serrent pas, ma foi, j'y perdrai mon latin !

Henri l'écoutait d'un air de doute.

— Oui-da... j'ai pris mes précautions, je t'en prévient ; j'ai recommandé aux chefs de corps d'opérer une salutaire pression sur ces esprits farouches ; il y va de ton honneur et du mien... mais quant à toi... prends et lis.

Le marquis tendit à son neveu l'ordre du jour qui défendait le duel sous peine de mort.

— Sais-tu que moi-même, en ce cas, je serais forcé de prononcer la sentence ? et, dit-il avec un accent de douloureuse fermeté, sur l'honneur, je le ferais !

— Tranquillisez-vous, mon bon père, dit le jeune comte ; jusqu'ici, vous le savez, j'ai évité toute affaire, et ce petit papier n'est pas fait pour me rendre moins prudent.

— Allons ! tant mieux ; d'ailleurs, demain, j'en suis sûr, Auvergne et Piémont seront reconciliés, et, la campagne achevée, il n'y aura plus d'obstacle à ce que tu sois mon fils... Vas, mon enfant, laisse-moi, j'ai encore à travailler.

Henri baisa la main loyale du marquis et sortit.

Le camp de Cassel avait déjà cet aspect riant, pittoresque, aimé que le soldat français aime à donner à sa demeure de quelques jours. Chacun avait entouré sa tente de jardinets de petits bastions ou de rochers en coquillages. Partout régnait l'ordre et l'activité sans tumulte, appelée de ce beau nom... la discipline.

Mais en arrière du camp occupé par les troupes, il y en avait un autre où la fantaisie déployait tous ses caprices. Celui-là était habité par les fils de l'usure qui suivent toujours une armée pour rançonner le soldat. Là, cuisines en plein vent, cabarets sous une tonnelle de feuillage, cafés installés dans une baraque en bois, par leurs enseignes engageantes, attiraient le soldat, le bas officier, l'officier.

L'une de ces baraques, choisie pour

lieu de réunion par les officiers du régiment d'Auvergne, déployait sur son toit le drapeau écarlate noir et violet, à la croix blanche. Le propriétaire avait choisi, en l'honneur de cette excellente pratique, l'enseigne la plus flatteuse du régiment. C'était un grenadier d'Auvergne dans la tenue la plus correcte, boucle à l'œil, moustache cirées, sourire à la lèvre.

Un personnage allégorique, la belle déesse de la victoire, offrait au superbe soldat une couronne de lauriers, tandis qu'un amour rubicond et malin faisait de son tricorne une couronne de myrte. On lisait en exergue enroulé au pieds du grenadier ce quatrain digne de M. Parnaud :

Couronné par la gloire et l'amour,
Il ne sait auquel obéir ;

Mais son grand cœur ne peut faillir,
Il peut aimer et vaincre toujours ;

La rime était faible, la peinture assez grossière, mais délicate et si bien rendue, que la baraque ne désemplissait pas.

Le comte de Lourmel y trouva tous ses camarades. Il discutait bruyamment tumultueusement, comme il arrive en pareil cas, la grande affaire du jour c'est-à-dire la ligne de conduite qu'il était bon de tenir envers Piémont au sujet du marquis de Castries.

C'était alors le chirurgien du régiment le docteur Papillon, qui avait la parole ; mais l'arrivée de Henri suspendit la discussion : chacun voulut serrer la main ; puis de plus belle on revint au sujet auquel, plus que tout autre, il était intéressé.

Le docteur Papillon était un petit homme, trapu, râblé, portant sur de larges épaules une bonne grosse tête joviale qu'enlumaient les couleurs de la santé.

Depuis trente ans, il était la consolation des malades du régiment d'Auvergne, ou tout le monde l'aimait. C'était plaisir, dans les marches de voir le bonhomme cheminant entre les deux files du régiment sur sa petite jument ardennaise qui trotinait menu. Voilà le père la Joie, disant-on, il va nous dire en passant quelque gaïeté, et cela ne manquait jamais.

Le docteur Papillon, à force de vivre avec des soldats, en avait pris les allures joyeuses, l'humeur irascible et les préjugés.

Il était alors fort échauffé par la résistance qu'il trouvait à ses exhortations pacifiques.

« Vertuchoux ! mes amis, pourquoi faire ainsi la sourde oreille à l'esprit de paix qui devrait vous animer. L'honneur n'est-il pas satisfait ? De paré et d'autre on s'est conduit en braves. Rappelez-vous la parole du Seigneur : « Celui qui se sert de l'épée, périra par l'épée. »

— Si nous faisons les premiers pas, ils croiraient que nous avons peur, dit un des vieux capitaines à moustache blanche.

« Saint-Firmin a raison ! » s'écrièrent les autres.

« Non, Saint-Firmin, non, » répondit Henri plus sérieusement, je ne peux que vous remercier de prendre si généreusement ma défense.

« Tu es notre ami, notre frère d'armes, et, par la sambleu ! qui touche à ton honneur touche au nôtre, » répondit le vieux capitaine.

« Bravo ! Saint-Firmin, cria-t-on de toutes parts avec des tonnières d'applaudissements.

« Merci, mes amis, merci, dit M. de Lourmel d'une voix émue, cette sympathie m'est bien douce, vous le savez, mais je voudrais vous voir en modérer les transports. Pourquoi prendre ainsi ma défense ? Qui, d'entre vous peut jurer sur son honneur que je suis innocent ?

« Quelle folie ! tous nous en ferons le serment.

« Qu'en savez-vous ? Vous n'avez pas voulu que je fusse juge.

« Il y eut un moment de silence qui fit horriblement souffrir le jeune comte. Cette horrible pensée traversa son cerveau. En était-il un parmi ses compagnons d'armes, dont la foi dans son innocence ne fut pas entière.

« Il reprit avec calme et tristesse :

« Rassurez-vous, messieurs. Aucun homme d'honneur ne doit rougir d'avoir défendu ma cause. Je suis innocent, et, si je vis encore, c'est dans l'espoir de vous en donner la preuve un jour.

Mais, au nom de ce que vous avez de plus sacré, je vous en supplie, écoutez la voix de notre digne aumônier. Soyez indulgents pour ceux qui sont dans l'erreur. Ils rougiront un jour de leur injustice, car eux aussi sont hommes d'honneur. Oubliez, je vous en prie, au nom de notre fraternité d'armes, ce noble sang si vaillamment répandu retombe sur mon cœur.

— De Lourmel, vous êtes vraiment un noble jeune homme, dit un capitaine qui jusqu'alors avait assisté à la discussion sans y prendre part.

— C'était un beau militaire, de taille moyenne, un montagnard du Midi. Sa figure douce, un peu triste même, avait une remarquable expression d'énergie et de noblesse.

— Mon cher d'Assas, reprit à son tour M. de Lourmel en serrant la main que lui présentait l'officier, vous, le plus sage et le plus brave de nous tous, aidez-moi à leur faire entendre raison.

— Par la sambleu, pourquoi diable nous réconcilier avec Piémont, s'écria le chevalier d'Acigny qui était, au nombre des plus récalcitrants, je trouve au contraire, qu'il nous faut ménager cette excellente ressource, d'avoir toujours un duel sous la main. Qu'en dis-tu, de Juignan ?

— Dieu me damne ! je ne suis pas venu dans Auvergne pour autre chose, répondit celui-ci.

— Et moi aussi ! crièrent des voix nombreuses.

— Je ne vous en fait pas mon compliment, répondit d'Assas d'une voix un peu rude, car le fer est aveugle et peut tuer un homme utile à son pays, à sa famille, aussi bien qu'une folle tête comme vous. Messieurs, ce qu'a dit de Lourmel, est digne de la noblesse de son cœur. Son premier défenseur a bien fait de le défendre. Les autres qui, par esprit de bravade ou par amour-propre, se font un jeu de cette querelle, compromettent l'honneur de leur ami aulien de s'en faire le gardien. Si l'occasion de nous réconcilier avec Piémont se présente, je dis, moi, que nous devons la saisir.

D'Assas était un homme qui parlait peu ; c'est pourquoi sa parole était rarement méconnue. A l'exception de

quelques jeunes têtes trop ardentes, tout le monde se rallia à son opinion. Il fut résolu qu'on ferait bonne mine à Piémont, et que l'on y viendrait toute querelle, à moins de provocations si directes que l'honneur fut engagé.

Le soir même, à l'heure du souper, les officiers d'Auvergne, en grande tenue de service, M. de Rochembeau et son état-major en tête, se rendirent au quartier de M. de Castries.

M. d'Esparbès de Lussan, mestre de camp de Piémont, arriva en même temps au rendez-vous avec son corps d'officiers.

De leur côté, les officiers de Piémont avaient eu le matin une délibération pareille ; le résultat en avait été différent. A leur attitude, pleine de roideur, il fut bientôt facile de deviner qu'ils étaient décidés à repousser toute apparence de réconciliation.

En présence de cette contenance glaciale, les officiers d'Auvergne oublièrent aussitôt leurs bonnes résolutions. Les deux corps d'officiers se séparèrent en deux groupes distincts, laissant entre eux un espace vide assez semblable à ces filets d'eau à peine visible pour le voyageur, suffisants néanmoins pour séparer deux États puissants et rivaux.

La table, aussi magnifiquement servie que les circonstances le permettaient, était dressée dans une vaste salle, formée par la réunion de plusieurs tentes. L'ornementation consistait en trophées d'armes et de drapeaux aux couleurs d'Auvergne et de Piémont. Un orchestre, venu de Cassel, devait, pendant le repas, jouer des morceaux d'harmonie ; pour disposer les cœurs à un moment d'expansion que décideraient les flacons de toutes les formes et de tous les crus, dont la table était parée.

Le marquis de Castries mettait tout son espoir dans ce moment d'expansion, et, pour le faciliter, il avait mêlé les deux corps, en plaçant alternativement autour de la table un officier d'Auvergne, un officier de Piémont. Lui-même, au haut bout, avait à ses côtés les deux colonels, M. de Rochembeau, et M. d'Esparbès de Lussan.

La tâche est lourde à vaincre la contrainte de gens qui se détestent ; c'est qui

cependant sont forcés de vivre coude à coude avec l'apparence de l'intimité. M. de Castries s'y donna tout entier. Il engagea la conversation avec l'aisance d'un grand seigneur et la cordialité d'un soldat, s'adressant tour à tour à chacun de ses convives avec un rare esprit d'à-propos, insinuant adroitement à Piémont les louanges d'Auvergne, à Auvergne celles de Piémont.

Inutiles efforts ! Une réponse courte et polie sortait avec peine de ces cœurs où il n'y avait plus que haine et dédain. M. de Castries lui-même finit par ressentir les atteintes de cette paralysie morale ; un silence de plomb pesait sur l'assemblée, les regards évitaient de se croiser, l'heure était pleine de désis.

Le marquis, découragé, se leva le verre en main.

« Messieurs de Piémont, messieurs d'Auvergne, dit-il d'une voix émue, je ne veux pas vous faire attendre plus longtemps une bonne nouvelle. Après demain, nous irons ensemble à l'ennemi. Sa Majesté m'a fait l'honneur de me choisir pour vous mener au feu. Je l'en remercie. Depuis longtemps, nous nous connaissons, et nous savons ce que nous pouvons faire. Portons aujourd'hui la santé du roi. Vive le roi ! messieurs. »

M. de Castries choqua son verre contre ceux de MM. Rochambeau et M. d'Esparbès de Lussan.

Il y eut un moment d'indécision suprême. Les convives étaient debout le verre en main ; la joie brillait dans les yeux ; les cœurs, certes, étaient émus ; les mains peut-être allaient se toucher. Il eût sans doute suffi d'une seule tentative pour percer l'enveloppe de glace, d'orgueil et de rancune qui séparait ces hommes dignes de s'aimer.

Mais il suffisait aussi d'une inspiration contraire pour les séparer à tout jamais.

Hélas ! il y eut un homme, en ce moment décisif qui donna le signal de nouvelles provocations.

« Vive le roi ! » répéta un officier de Piémont en faisant un pas en arrière pour éviter le contact du verre de l'officier d'Auvergne qui était à son côté.

— Vive le roi ! répéterent tous les autres.

Mais les officiers de Piémont avaient tous imité leur camarade ; Piémont choquait son verre à celui de Piémont.

Auvergne, dédaigné, reposa sur la table son verre plein.

Un murmure de colère courut autour de la table ; quelques mains cherchèrent la garde de l'épée.

Le marquis écrasa d'un regard l'insolent qui venait de manquer si gravement au respect qu'il lui devait.

C'était un jeune capitaine, dont la figure élégante était empreinte d'une insigne expression d'impertinence et de méchanceté : on le nommait M. Béchet de Biarge.

« Vive le roi ! » répéta-t-il.

« Vivent les marchés et la guerre, quand on est soldat ! le bon temps ! »

Marcher, manger, boire et dormir. Le reste à la grâce de Dieu.

Le régiment d'Auvergne avait quitté Cassel et chacun laissait dormir jusqu'à nouvel ordre sa grande colère contre Piémont. On allait à Cologne ; dix jours sur la grande route, et la bataille au bout du chemin !

Aussi, rien n'était plus riant que l'aspect du camp d'Auvergne dans la soirée du jour qui suivit le départ de Cassel.

C'était à quelques minutes de la petite ville de Holsdorf, dans une prairie émaillée de marguerites et de boutons d'or. Le soleil, ami de toute joie et de toute poésie, perçait de ses derniers rayons, le feuillage touffu des peupliers qui projetaient au loin leurs grandes ombres sur les tentes, les faisceaux d'armes, les drapeaux et les chapeaux galonnés d'or. La journée avait été chaude ; mais la douce brise du soir faisait frissonner les feuilles. Les cuisines étaient en pleine activité ; leur fumée bienâtre s'élevait dans l'air ; sous les feuillées passagères, des groupes de buveurs partageaient fraternellement leurs cruches de bière en chantant des refrains bachiques.

Auvergne faisait ripaille.

Le pays était bon et n'avait pas été foulé par la guerre ; avant le départ M.

de Castris avait fait donner la paye aux soldats.

Le matin, quelques grenadiers étaient venus aux provisions à Holsdorf, en faisant sonner les pièces blanches, digne appel au habitants. Ceux-ci étaient accourus le soir au camp pour y trouver le débit de leurs marchandises.

Le commerce étant le lieu des nations, l'entente la plus cordiale s'était établie entre les Hessois à physionomie placide et les grenadiers à la mine goguenarde, au bonnet de police crânement posé sur l'oreille.

C'était un fort joyeux coup d'œil, mais monotone à la longue, et c'est justement ce que pensait le chevalier, assis devant sa tente, en compagnie de son ami de Lournel dont il était devenu l'inséparable.

Tout à coup il dressa l'oreille comme le cheval de guerre qui vient d'entendre le son du clairon.

Le bruissement d'un tambour de basque dominait les mille rumeurs confuses que la brise du soir portait au loin.

À Paris, le chevalier eût rougi de s'émouvoir pour si peu ; au camp on est moins difficile : toute apparence de distraction est accueillie avec empressement.

M. d'Acigny se leva pour aller prendre sa part de la joie qu'indiquait les bruyants éclats de rire partant d'un groupe de paysans et de soldats, à quelque pas de sa tente.

La cause de toute cette gaieté était un chien, un barbet, qui, debout sur ses pattes de derrière, faisait l'exercice au commandement d'une jeune fille vêtue, à la bohémienne.

— Pardieu ! s'écria le chevalier en faisant signe à son ami, c'est notre trouvaille de l'autre soir, vien donc voir.

Le chien maniait le bâton qui lui tenait lieu de fusil avec tout l'aplomb et la gravité d'un vieux grenadier. Mais il y trouvait peu de plaisir sans doute et dès qu'il eut parcouru la série des mouvements de l'école du soldat, il se laissa retomber sur ses quatre pattes et regarda sa maîtresse. Il semblait lui dire en langage de barbet, à chacun son tour.

La bohémienne fit joyeusement ressonner son tambour de basque, en

même temps elle perchait sa tête brune sur son épaule, elle fermait à demi ses grands yeux en croisant autour de sa taille ses bras nus qui l'enveloppaient comme une écharpe. Il y avait une grâce inexprimable en cette pose qui faisait onduler les lignes harmonieuses de son beau corps, charmant assemblage des formes les plus attrayantes de la femme unies à la délicatesse de l'enfant.

Les deux officiers restèrent frappés de l'étrange splendeur de ses traits fins et réguliers, amaigris par la souffrance. Ils rêvaient de ces gracieuses filles de l'Orient, pour qui le plaisir même est une fatigue.

Immobile un instant, elle s'anima peu à peu et éleva les bras charmants au-dessus de sa tête et s'élança en dansant.

Pas un spectateur qui ne subit le charme de cette féerie éblouissante ! La danse achevée, elle resta immobile au milieu des applaudissements frénétiques. Ses yeux brillaient, et sa pose respirait un naïf orgueil et une enfantine timidité.

— Dieu me damne ! c'est une adorable créature, s'écria le chevalier qui n'avait pas été un des moins démonstratifs dans son admiration.

— C'est, en effet, une fort jolie fille, dit le comte.

— Jolie ! jolie ! C'est Vénus elle-même.

La jeune fille faisait le tour du cercle, présentant à chacun son tambourin dans lequel tombait une ample moisson de menue monnaie.

Le chevalier y jeta une pièce d'or. Elle leva les yeux, que jusqu'alors elle avait tenus baissés.

Ah ! seigneur comte ! dit-elle avec un cri de surprise et de joie.

.. Déjà guéri, Jumélie ? je vous croyais encore à Cassel.

— Oh ! non ; grâce à toi, Jumélie est forte maintenant.

C'eût été prudence de rester quelques jours de plus chez meister Hanser. J'avais donné des ordres pour que vous fussiez bien traitée.

L'aubergiste est un méchant homme, sa femme un cœur d'or ; la bénédiction d'Égypte sera sur elle.

— Pourquoi donc la quitter si vite.

— Les zingalis dorment mal s'ils n'entendent le chant du grillon.

Elle se tut un instant, et reprit en hésitant :

— Et puis, jumélie a su que les Français partaient; elle a voulu te revoir.

Elle tira d'un petit sac de peau, qu'elle portait à la ceinture, une bourse de soie dont les mailles laissaient voir quelques pièces d'or.

— Cette bourse est-elle vraiment à moi? demanda-t-elle en la montrant à M. de Lourmel.

Sans doute, dit-il; je vois avec plaisir que Mme Hanser a fait ma commission.

— Tant d'or! tant d'or! s'écria-t-elle d'un ton de joie enfantine en faisant sauter en l'air la bourse qu'elle rattrapait au vol. Je m'achèterai des souliers de danse, une chaîne d'argent et une belle ceinture de soie.

Ah! coquette jumélie, dit le comte en souriant.

Mais, dit la jeune fille devenue tout à coup sérieuse, jumélie ne doit pas s'enrichir en appauvrissant son seigneur.

— N'ayez pas cette crainte, mon enfant; cela est peu de chose. Vous priez Dieu pour moi, et nous serons quittes.

Elle jeta sur le jeune homme un long regard étonné, semblable à celui d'un enfant.

Eh bien! qu'aller, vous fuir maintenant? demanda M. de Lourmel à la jeune fille.

— Je vais à Cologne, où je danserai et dirai le *baji*.

Qu'entendez-vous par dire le *baji*?

— Dire le destin. Les enfants d'Égypte ne savent-ils pas ce qui doit arriver? Lorsque Éblis, l'esprit du mal, les a dispersés sur la terre, il leur a pris tous leurs biens; mais il n'a pu leur dérober celui-là.

— Eh bien! la belle enfant, dit le chevalier, saisissant cette occasion de se mêler à l'entretien, puisque tu es aussi savante, pardieu! tu me diras ma bonne aventure, et je te promets un bel écu d'or si mon avenir est brillant.

(A continuer.)

AVIS DES ÉDITEURS.

M. H. Hébert ayant donné sa résignation comme Imprimeur Gérant, de notre publication, nous avons le plaisir d'annoncer à nos lecteurs que M. J. B. Bourdeau a bien voulu accepter cette charge. Toute lettre ou communication devra être adressée à ce Monsieur.

Montréal, 10 Avril, 1866.

LE FEUILLETON

Paraissant le 1er et le 15 de chaque mois. Prix de l'abonnement: un an \$1, un numéro 5 centins.

Les personnes qui désirent souscrire peuvent le faire en adressant le montant de leur abonnement *fianco*: A. M. J. B. Bourdeau, Imprimeur-Gérant, Bureau de Poste, Montréal, ou aux Messieurs suivants, qui sont autorisés à recevoir les abonnements:—

M. Z. Chapeleau Libraire, Rue Notre-Dame, Montréal.

M. T. E. Roy, No. 8 Rue St. Joachim Haute-Ville, Québec.

M. M. Duchesneau, St. Jérôme.

M. Cyriac Chaput, L'Assomption.

M. A. Tétrault, Rivière du Loup, en haut.

M. Charles Royer, Trois-Rivières.

M. I. Bourguignon, St. Jean d'Iber-

ville.

M. L. A. Derome, Joliette.

M. A. Cadieux, Varennes.

M. C. Thérien, St. Isidore.

M. N. Dorpis, St. Urbain Premier.

M. N. Picard, Laprairie.

M. L. H. Lafleur, Yamaska.

M. F. X. Collette, Verchères.

M. G. St. Cyr, Maskinongé.

"LE FEUILLETON" est en vente au

dépôt de *Journaux* de M. W. Dalton, coin des rues Craig et St. Laurent.

J. B. BOURDEAU, IMPRIMEUR-GÉRANT.